

Pulsions de mort

DU MÊME AUTEUR :

Le médecin face au malade, éditions Dessarf, 1968.

La jouissance de l'hystérique, Arcanes, 1994.

L'hystérique, le sexe et le médecin, Masson, 1976.

Initiation à la psychiatrie, Masson, 1984.

Boiter n'est pas pécher, Denoël, 1989.

Pulsions de mort, Arcanes, Les cahiers d'Arcanes, 1998.

Le désir à l'œil, Arcanes, Les cahiers d'Arcanes, 1994, réédition
Arcanes-érès, 2003.

Marguerite D au risque de la psychanalyse, Arcanes-érès, 2003.

Le médecin face au désir, Arcanes-érès, 2006.

La parole et l'aliénation, Arcanes-érès, nouvelle édition 2007.

Lucien Israël

Pulsions de mort

Deux séminaires : 1977 et 1978

Le désir à la trace

et

Jenseits..., *Au delà...*

Préface de Jean-Richard Freymann

et Nicole Kress-Rosen (1998)

Liminaire Jean-Richard Freymann (2007)

Collection « hypothèses »

érés

Arcanes

NOTE AU LECTEUR, 1998

La sténographie du cours et la dactylographie du texte actuel ont été assurées par Linette Kuntzel.

N'ont été modifiées que la ponctuation, certaines redites et allusions circonstancielles. Ces modifications, ainsi que l'ajout de notes bibliographiques, ont été accomplies par Marie Pesenti-Irrmann, Charlotte Herfray et Daniel Lemler.

LIMINAIRE 2007

Cette nouvelle édition a été établie suite aux échos de la première édition (1998) et en reprenant les originaux des séminaires.

Sylvie Lévy en a assuré la retranscription.

Jean-Richard Freymann
Septembre 2007

Conception et illustration de la couverture :

Anne Hébert

D'après l'œuvre de Jérôme Bosch,

Le portement de croix avec sainte Véronique, détail (1515-1516),

Musée des beaux-arts de Gand, Belgique

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2293-6

Première édition © Éditions érès 2007

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface.....	7
--------------	---

LE DÉSIR À LA TRACE

1. <i>Schadenfreude</i>	17
2. À jeune pute, vieille bigote.....	33
3. De la dépendance sexuelle.....	45
4. Et la psychose ?.....	57
5. Destins de la pulsion.....	71
6. <i>Ein Kind wird geschlagen</i>	83
7. Le problème économique du masochisme.....	95
8. <i>No hay quien nos desate ?</i>	107

JENSEITS..., AU-DELÀ...

1. La pulsion de mort.....	121
2. La pulsion de mort (suite).....	131
3. Se compromettre.....	141
4. C'est toujours la première fois.....	151

PULSIONS DE MORT

5. De l'inconscient persu à l'objet a-mère	163
6. De l'inconscient persu à l'objet a-mère (suite)	171
7. Répéter ou reproduire.....	179
Index des noms propres.....	191
Index des expressions allemandes.....	193

Préface

Lorsque Lucien Israël nous confia le soin de publier ses séminaires, nous fûmes nombreux à nous demander quel serait leur sort lors de leur passage à l'écriture. Ce qui dans son enseignement oral tour à tour captivait, irritait, faisait rire, intriguait l'auditoire se retrouverait-il dans la simple retranscription du texte ? Une fois retranchée la présence vivante de son auteur, cet enseignement conserverait-il sa saveur ? Le succès de ce cours – qui en effet, dans le grand Est de la France, ne le connaissait ? –, ce haut lieu de rhétorique où se mêlaient les récits cliniques, les développements théoriques, les analyses du texte freudien et les allusions à l'actualité, tout cela sans aucune complaisance pour les « psy » de tous poils, qui pourtant constituaient l'essentiel de son auditoire, ne tenait-il pas pour beaucoup à la personnalité du maître qui le proférait ?

Il fallut certes y mettre du nôtre, réécrire ce qui, simplement transcrit, devenait illisible, atténuer parfois la verveur du propos, combler quelques lacunes, mais ce fut finalement peu de choses car au bout du compte – nous en fûmes les premiers surpris – son style était bien là et la couleur de ce qu'il appelait ses « propos midrachiques et voltairiens » ne nous parut pas avoir pâli après cet exercice.

*Le lecteur aura pu l'apprécier dans les deux titres déjà parus, *Le désir à l'œil* (Séminaires 1975-1976) et *La jouissance de l'hystérique* (Séminaire 1974), et la retrouvera dans ces *Pulsions de mort*. Ce nouveau volume regroupe les séminaires de 1977 et 1978, que Lucien Israël avait lui-même intitulés « *Le désir à la trace* ».*

Avant de présenter cet ouvrage, il n'est sans doute pas inutile de rappeler qui en fut l'auteur, disparu en 1996. En effet, si Lucien Israël marqua profondément l'histoire de l'école psychanalytique et psychiatrique de Strasbourg, son renom ne s'imposa pas de la même manière dans tous les milieux. Les analystes parisiens, ceux de l'École freudienne déjà, entretenaient et continuent d'entretenir avec lui une relation ambiguë, faite de sympathie, d'irritation et d'envie mêlées. Il avait certes un gros défaut, celui de cumuler de nombreux pouvoirs. Celui de l'analyste, bien sûr, mais aussi le pouvoir universitaire et médical : agrégé de médecine à l'université de Strasbourg dès 1958, à l'âge de 33 ans, il y avait pris peu à peu une place prépondérante en y poursuivant l'œuvre du professeur Kammerer, aux côtés duquel il avait déjà travaillé à la séparation de la psychiatrie et de la neurologie, en introduisant en force dans l'enseignement la psychologie clinique, la psychosomatique et, dans la foulée, la psychanalyse. Mais pas n'importe laquelle et, en cela, on comprendra que la carrière de Lucien Israël est liée à l'histoire particulière de Strasbourg, seule ville de France où l'enseignement de Lacan fut introduit dès ses débuts et où, aujourd'hui encore, la plupart des analystes – fort nombreux – suivent cette voie.

C'est après une analyse avec Didier Anzieu que Israël avait rejoint Lacan au moment de l'« excommunication » de ce dernier et était devenu très tôt un membre estimé de son École. Ses enseignements vinrent alors compléter le travail de didacticien de Moustapha Safouan, dépêché par Paris dans ce but, dans la formation de plusieurs générations de psychanalystes strasbourgeois.

La clinique psychiatrique de Strasbourg fonctionna donc par son biais comme un espace de formation à la psychanalyse, espace d'où nombre d'élèves essaimèrent vers différentes villes de France, voire d'Europe. De plus, son bilinguisme lui permit de former des psychanalystes allemands qui n'avaient jusque-là d'autres horizons que ceux de l'Association internationale de psychanalyse.

À l'aise dans les paradoxes, ce maître mi-talmudique, mi-hégélien, familier et distant à la fois, ne pouvait laisser personne indifférent. Entouré de nombreux élèves, il refusa pourtant toujours de faire école ; féroce à l'égard des moutons de Panurge, adversaire de la dynamique de groupe, cynique face aux leaders, il réussit à maintenir une singularité qui n'était pas synonyme de solitude.

Sa clinique était à la fois passionnée, originale et classique et son écoute impressionnait les analystes les plus chevronnés. C'était avant tout un

grand clinicien curieux du symptôme de l'autre, à l'affût de la singularité et du scénario fantasmatique de ses pairs : la clinique du psychanalyste le passionnait.

Pulsions de mort restituée son style, son abord clinique qui refuse à la fois le dogmatisme et l'empirisme, sa vivacité, son ouverture boulimique à la nouveauté, sa lecture de l'actualité, rigoureuse, sans aucune approximation dans son rapport au texte. Si ses avancées ne font pas doctrine, les thèmes qui lui sont chers reviennent, comme des leitmotivs dans le jazz, toujours avec des variantes : Lucien Israël traverse Lacan pour faire retour à Freud, tout en soutenant son propre fil désirant.

Pour permettre au lecteur d'apprécier cette nouvelle parution qui s'inscrit chronologiquement après Le désir à l'œil, il n'est pas inutile de retracer le cheminement de l'œuvre de l'auteur.

La parution en 1968 de son premier ouvrage, Le médecin face au malade¹, constitue l'aboutissement d'un trajet personnel. Comme Freud, Lucien Israël a d'abord eu à se déprendre d'une position de neurologue. Ainsi, il a introduit la psychologie médicale à Strasbourg, proposé des antennes de psychosomatique et des formes « personnelles » de groupe Balint, pour tenter de « désaliéner » les psychiatres.

Ce livre reprend, de manière subversive et originale, l'ensemble des articles, cours, exposés qu'il a produits pendant cette période. Il s'y propose de « réintroduire dans le dialogue thérapeutique le sujet perdu de la médecine, la personne du malade, [...] seule voie pour parer au danger de déshumanisation qui menace les institutions hospitalières et l'art de guérir tout entier ». Il retrouve ainsi le sens de la consultation hippocratique. On remarquera que, trente ans plus tard, l'actualité de ces propos reste entière, l'évolution de la médecine n'ayant fait qu'aller de plus en plus dans le sens d'un scientisme déshumanisé.

1968 marque pour lui un grand tournant dans son rapport à la psychothérapie et à la psychanalyse et, de ce fait, à ses premiers élèves. Ce thème – psychanalyse et psychothérapie – fut celui d'un congrès de l'École freudienne qui se tint cette année-là à Strasbourg. Jacques Lacan y mit en garde contre le risque de la médicalisation de la psychanalyse par le biais de la psychothérapie et définit celle-ci comme un « tripotage réussi ». Dès lors, Israël dut soutenir une double démarche, d'un côté dans ses cours – à la Faculté de médecine ! –,

1. L. Israël, *Le médecin face au malade*, Dessarf, Bruxelles, 1968.

l'étude des concepts freudiens et lacaniens l'amena à formuler ses propres opérateurs (Verpönung, l'amour transnarcissique, l'hystérie dépassée) ; de l'autre, il poursuit ses recherches sur les articulations possibles entre la psychanalyse et la médecine. Et ce fut, comme toujours, l'hystérie qui permit la cohabitation de ces deux démarches !

Les années 1970 seront donc consacrées à l'hystérie sous toutes ses formes, face au médecin, face au psychanalyste, face à l'alcoolique... Dans La jouissance de l'hystérique ² et Le désir à l'œil ³, la créativité hystérique rencontre le savoir du pervers et le champ clos de la perversion.

Dans son cours, Israël élabore des constantes théoriques de l'enseignement de Lacan : la coupure du sujet, le désir et la jouissance de l'hystérique. Penser le désir et l'insatisfaction hystériques, c'est alors se démarquer de l'univocité perverse, de la normalité et de la société de l'avoir.

C'est le même fil qu'il tient en 1975-1976 lorsqu'il élabore avec minutie, référée à la structure hystérique, l'étude de certaines formes de perversion : homosexualité, fétichisme, voyeurisme, exhibitionnisme. Dans cette période il interroge le transfert hystérique et tous ceux que la position hystérique peut susciter. En filigrane apparaît la fragilité du pari de l'hystérique pris entre les symptômes de conversion qu'il donne à décrypter et les places auxquelles ses interlocuteurs tendent à le ravalier : objet de perversion, objet de consommation, objet de la médecine... un vrai fétiche !

Autre facette de son travail : la publication en 1976 de L'hystérique, le sexe et le médecin ⁴. C'est un ouvrage de vulgarisation – qui, pour cette raison, fut accueilli avec réserve dans le milieu lacanien –, mais une vulgarisation réussie qui fit événement et remporta un succès durable. Cet ouvrage, destiné aux étudiants et aux médecins, atteignit en effet un public beaucoup plus large.

Israël y présente l'hystérie de manière vivante et pédagogique, expose la variété de sa clinique et, en même temps, essaie de déterminer la place du thérapeute et de l'analyste en face de cette structure. Derrière une sémiologie rigoureuse et classique, on perçoit son expérience étendue de la psychanalyse et sa capacité à faire entendre les concepts analytiques les plus ardues.

2. L. Israël, *La jouissance de l'hystérique*, Séminaire 1974, Arcanes, Paris, Strasbourg, 1996.

3. L. Israël, *Le désir à l'œil*, Séminaire 1975-1976, Arcanes, Paris, Strasbourg, 1994.

4. L. Israël, *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1976.

Les leçons se poursuivent au cours du lundi soir mais il a aussi le souhait d'ouvrir pour les psychiatres une clinique du discours. En 1984 paraît Initiation à la psychiatrie⁵ – qu'il aurait voulu intituler Imprécis de psychiatrie –, synthèse de son enseignement aux psychiatres. Le rhétoricien y dénonce avec verve les nosographies pseudo scientifiques, propose des théories sur les psychoses et constitue un véritable manifeste pour une clinique et une thérapie par la parole.

Boiter n'est pas pécher⁶, qui paraît en 1989, est son dernier ouvrage et aussi le plus écrit. Il y reprend les thèmes traités à ses cours – le rapport entre la psychiatrie et la psychanalyse, les cliniques de la névrose, l'hystérie (« pour la dernière fois ») – et expose en dernière partie son rapport au politique. Dans le même mouvement, il énonce sa lutte contre l'oppression et son appel à un « retour à la clinique » où s'exprime son enthousiasme pour les créations du désir inconscient, mais où apparaissent déjà les termes de deuil, de bilan, d'ultime message.

À cet endroit, Lucien Israël demande une fois de plus au psychanalyste de ne rien récupérer de la confiance dont il a été le support : « Un analyste transformé en idole n'est pas un analyste... Car l'analyse ne peut se terminer qu'à condition que l'analyste soit capable de perdre un analysant⁷. »

Autrement dit, pour Lucien Israël, l'éthique de la psychanalyse est l'éthique tout court. Et l'on se souviendra, à la lecture de ces lignes, qu'après la disparition de Lacan en 1981 il montra une très grande méfiance à l'égard des chapelles analytiques. Pour une courte période, il rejoignit par amitié Serge Leclair lors du débat pour la création d'une instance ordinale pour les psychanalystes. Ses craintes à propos des institutions, qu'il n'a pourtant jamais quittées, sont certainement résumées dans le texte « Big Brother et la petite sœur » : « Manipulation du passé après plongée dans l'histoire ou la préhistoire du sujet, n'est-ce pas là l'usage que pourrait faire de la psychanalyse un dictateur intelligent⁸ ? »

À relire aujourd'hui ces textes, on prend la mesure de sa vision prophétique des lendemains de la psychiatrie et de la psychanalyse : « La psychiatrie de demain sera-t-elle comportementaliste et la psychanalyse réduite à quelques formules répétitives ? »

5 L. Israël, *Initiation à la psychiatrie* Paris, Masson, 1984.

6. L. Israël, *Boiter n'est pas pécher*, Paris, Denoël, 1989.

7. *Ibid.*, p. 71.

8. *Ibid.*, p. 225.

Mais devant ce qui était devenu réalité en quelques années, Israël refusait la jouissance du cynisme et l'abandon de la lutte. L'outil dont il se dotait pour affronter les aléas du réel et les souffrances à endurer a toujours été l'acheminement vers les voies du désir, un sillon rude, non sans perte, qui passe par la castration symbolique et qui évite... l'ennui.

« Et pour trouver les voies de son désir, chacun a donc à faire son deuil de l'amour perdu et des promesses de fusion afin de se risquer à aller à la rencontre de l'autre. »

Ces quelques éléments mis en place, le lecteur peut s'engager dans la dégustation de ce que Lucien Israël appelait ses « cuvées » de 1977 et 1978. Il est impossible de résumer ce texte, dont l'abondance et la variété thématiques font tout l'intérêt. Qu'il nous suffise d'attirer l'attention sur quelques points essentiels.

Israël approche la question de la pulsion de mort par une première étape, qu'il intitule Schadenfreude. Ce titre, doublement énigmatique du fait qu'il est intraduisible en français, introduit cette interrogation radicale : « Que se passerait-il par exemple, si devant vous, mettons que je devienne subitement fou ? », suivie de cette autre question voisine : « Jusqu'où peut bien mener le fantasme de poignarder son voisin ? » Ou encore : « Les animaux font-ils la guerre ? »

Pour entendre les réponses à ces questions, le lecteur devra se laisser guider à travers le sadisme et le masochisme, au sens où ces perversions sont à distinguer du fantasme, et dans la sublimation, différenciée du refoulement. Au cours de ce travail, Israël aborde des thèmes nombreux qui lui sont familiers – la sexualité, l'amour, le sort de la femme dans la théorie freudienne, l'œdipe et la mère, le fantasme inconscient –, avec la liberté de ton qu'on lui connaît par rapport à ses maîtres.

Quant à la pulsion de mort elle-même, thème du séminaire de 1978, l'un des concepts freudiens les plus difficiles à articuler à la clinique, il l'aborde avec légèreté. Il remet en question toutes les évidences concernant la jouissance, la pulsion de vie et la pulsion de mort, notamment dans sa lecture de Au-delà du principe de plaisir de Freud, qu'il fait avec Levinas et Günther Grass.

Il traite aussi longuement du Witz. De manière très freudienne, il établit un parallèle entre le mot d'esprit et l'interprétation analytique qui permet de sortir le névrosé de ses répétitions. Craignant par-dessus tout le confort de l'analyste et son identification à une position de savoir et de rituel, il voit dans l'utilisation du Witz par le psychanalyste le garant de son sérieux ! Il ne se

prive d'ailleurs pas d'en user. Les exemples cliniques sont relatés comme des histoires juives pour aboutir à des maximes où l'on retrouve ses moments de radicalisation : « Pour traiter un déprimé, il faut et il suffit de s'être arraché à cette incarcération dans le désir de la mère. » On trouve ici une constante de son enseignement et de ses contrôles : à la fois la menace de la répétition mortifère des pulsions de la mère et le risque répétitif de misogynie des groupes de mâles.

Dans son cours du 30 janvier 1978, Lucien Israël donne sa conception du jeu entre Eros et Thanatos et il est possible de soutenir qu'elle est plus proche de la conception de François Perrier que de celle de Lacan : « Ça, c'est la pulsion de vie : véhiculer la survie, la perpétuité de l'espèce, la perpétuation. Et la pulsion de mort, c'est justement cette tendance à se débarrasser de cette pulsion de vie[...] La mort n'a pas besoin de pulsion pour rappliquer. »

Le lecteur trouvera dans ces pages tout l'art du grand clinicien. Toutes ces arêtes cliniques entre plaisir et jouissance convergent vers la Schadenfreude : « Du plaisir qu'il y a à voir crever les autres » et sa définition devient une véritable dialectique : « C'était inattendu mais ça n'avait rien d'inconcevable. » Il affirme ainsi que l'agressivité n'a rien à voir avec la pulsion de mort. Et l'on ne sera pas étonné de retrouver en fin de propos la question de l'amour par rapport à l'angoisse et la mort par le biais des liens entre mère et enfant au sein de l'automatisme de répétition.

Il aboutit ainsi à cette affirmation : « Mais ce à quoi l'analyse peut nous mener, même s'il s'agit d'une répétition [...], c'est que la répétition retrouve cette dimension de création qui est signe de vie. Et il n'y a pas d'autre visée dans l'analyse ». Et à propos de la Schadenfreude : « Se sentir vivant et bien portant devant la mort ou la douleur de l'autre, est-ce un plaisir ? Est-ce une jouissance ? Je vous laisse en décider. »

Et s'il s'agissait d'une rationalisation affective face à ce qui nous manque ?

*Jean-Richard Freymann
Nicole Kress-Rosen*

LE DÉSIR À LA TRACE
Séminaire 1977

1

*Schadenfreude*¹

Ce sont évidemment les visages les plus connus et les plus amicaux qui se trouvent ici en ce tout début de l'année, ce qui fait qu'au fond ce cours sera une sorte de prime de fidélité. Il y a des choses que je ne répéterai pas les fois suivantes pour la bonne raison que je les aurai oubliées. Les fois suivantes en effet, je le dis tout de suite, seront consacrées à la première partie de ces entretiens que j'appelle des pré-textes. Des pré-textes parce que justement il s'agira de textes. Les textes que je soumettrai à votre attention sont des textes freudiens dont il me paraît indispensable qu'ils soient connus de vous de la façon la plus précise possible.

Ces textes qui me serviront de pré-textes sont les *Trois essais*, bien sûr, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*² et tout particulièrement les passages concernant le *sadisme* et le *masochisme*. Vous y aurez la surprise de voir que pour Freud, c'est tout un. C'est un texte de 1905. Viendra ensuite un texte de 1919 intitulé « On bat un enfant³ » que

1. *Schadenfreude* : Ce terme a été laissé en allemand, parce que, comme le dit L. Israël un peu plus loin, il est intraduisible. Son sens littéral pourrait être « le plaisir du dommage, du mal (causé à autrui) », ce qui donne dans le dictionnaire « joie mauvaise ».

2. S. Freud, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Gesammelte Werke, G. W.*, tome V, Fischer Verlag, Frankfurt-am-Main, 1976 ; *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Idées Gallimard, 1971.

3. S. Freud, *Ein Kind wird geschlagen, G. W.*, tome XII ; « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219-243.

vous connaissez aussi je présume, mais qu'il y aura lieu de relire en détail ; et enfin un texte intitulé « Le problème économique du masochisme⁴ », qui doit dater de 1923. Je les commenterai de façon détaillée. Et il y aura enfin un dernier pré-texte qui est « la présentation de Sacher Masoch » par G. Deleuze⁵. Là, il n'est pas nécessaire que vous vous procuriez le livre car son intérêt est plus aisément focalisable que celui des textes freudiens. Cette présentation de Sacher Masoch, je la résumerai pour vous et essaierai d'en tirer ce qui pourra nous concerner pour aborder ensuite les véritables textes qui sont la clinique.

Dès à présent vous pourrez entendre que la clinique du masochisme et la clinique du sadisme sont rigoureusement distinctes, différentes, et je dirais même sans rapport l'une avec l'autre. C'est peut-être là l'un des principaux mérites de Deleuze : avoir contesté la fusion de ces deux formes de perversion en une seule.

Ceci dit, je veux en venir à mon propos d'aujourd'hui dont le titre figure au tableau, à savoir la *Schadenfreude*. *Schadenfreude* est un terme intraduisible en français. Il est emprunté tel quel à l'allemand. Est-ce à dire qu'en France ce plaisir lié à la *Schadenfreude* n'existerait pas ? Ou est-ce à dire plutôt qu'il est refoulé ? Qu'il soit refoulé implique quoi ? Qu'il n'est pas possible de le sublimer, d'en tirer la quintessence. Ne se sublime que ce qui n'est pas refoulé. Cela fait qu'à propos de ces très vieilles choses que sont le sadisme et le masochisme j'aurai l'occasion d'effleurer plus ou moins profondément toute la question de la sublimation. On peut d'ailleurs se mettre à l'épreuve tout de suite à propos de la *Schadenfreude*. Que se passerait-il par exemple si devant vous, mettons que je devienne subitement fou ? De façon à ce que ça se remarque. Pas de ces façons larvées dont chacun profite un peu pour fourguer sa propre folie, mais une vraie folie, comme ça, de derrière les fagots. Comme seuls la connaissent ceux qui se confrontent quotidiennement à la clinique. Que se passerait-il si donc brusquement je me mettais à faire ce qu'on appelle par exemple un état d'agitation maniaque ou un état d'exhi-

4. S. Freud, *Das ökonomische Problem des Masochismus*, G. W, tome XV ; « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 287-297.

5. G. Deleuze, *Présentation de Sacher Masoch avec le texte intégral de la Vénus à la fourrure*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

bitionnisme psychotique aigu ? Ça n'existe pas mais il n'y a pas de raison de ne pas inventer cette entité ! Ça n'existe pas parce que personne ne s'est jamais posé la question : est-ce que ça existe ou pas ? C'est à partir du moment où on se pose une question que les choses commencent à exister.

Mais l'intérêt n'est pas tellement celui du syndrome que je pourrais présenter, l'intérêt serait de connaître vos réactions. Bien sûr, il y a ceux qui viennent pour apprendre. Ceux-là auraient une présentation de malade, prendraient soigneusement des notes, décriraient le cas, iraient chercher dans le répertoire, dans le catalogue pour voir à quoi cela correspond, puis ils auraient appris quelque chose, par exemple que personne n'est protégé contre la folie. Les psychiatres qui se réfugient derrière leurs institutions savent bien pourquoi ils le font. C'est qu'ils ont eux aussi besoin de barrières.

Mais il y a les autres, ceux qui ne viennent pas pour apprendre, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de prétexte. Ceux qui viennent là comme on vient dans une ménagerie, comme dans un musée – c'est exactement pareil – qui viennent pour voir ou entendre quelque chose dont on ne peut pas savoir à l'avance ce que ce sera. Quand on vient pour apprendre on sait que c'est pour accumuler un savoir. Mais quand on vient comme ça pour les surprises, bonnes ou mauvaises, qui peuvent vous tomber dessus, le fait que l'orateur devienne brusquement fou fait partie de ces surprises, bonnes ou mauvaises – très probablement bonnes pour la grande majorité des gens.

Seulement, et c'est là que la question de la sublimation va se manifester, il y a ceux que cela va inspirer et inciter à en faire autant – ce sont les sublimes, les sublimés si vous préférez – et ceux qui n'oseront pas manifester la joie qu'ils en éprouveront.

Laissons la chose en suspens à ce point sur lequel je terminerai ma boucle d'aujourd'hui. La boucle, ça doit vous rappeler quelque chose. C'est la boucle pulsionnelle qui se dessine autour de la zone érogène. Ne vous inquiétez pas si c'est un peu mystérieux, tout ça s'éclairera au fur et à mesure. Ce sera un petit peu pêle-mêle aussi, ce que je vous apporterai aujourd'hui, à la fois prime de fidélité et puis appât, pourquoi pas. Il faut que vous ayez envie d'en apprendre davantage par la suite.

Comme je m'étais décidé, comme je n'avais plus le choix parce que j'avais traité les autres perversions, comme j'étais acculé ou forcé à parler cette fois-ci du sadisme et du masochisme, je me suis dit, comme tout bon lecteur de romans drôles, qu'il faudrait bien qu'on parle d'*Histoire d'O*⁶. C'était ce que je croyais. Je ne dis pas que je n'en parlerai pas, mais probablement moins que vous ne le pensez ; mais peut-être pas non plus dans le même sens. Mais cette *Histoire d'O*, et je remercie le collègue qui m'en a indiqué la suite, cette *Histoire d'O* m'a amené à d'autres lectures concernant O et notamment à une interview menée par une nommée Régine Desforges, parfaitement sans intérêt, menée justement sur la personne qui a écrit *Histoire d'O* et qui se cache sous le pseudonyme de Pauline Réage. Ce bouquin, vous le trouverez dans les collections de poche ; il s'appelle *O m'a dit*⁷. Son intérêt, c'est justement de suivre le discours d'une personne qui s'avère supérieurement intelligente et parfaitement, elle, sublimée, c'est-à-dire que du côté du refoulement, au départ, ça ne la gêne pas tant que ça, le refoulement. Bien sûr, la femme qui interroge Pauline Réage devrait en savoir quelque chose de l'amour et des affres que cela peut entraîner. Il est beaucoup question de jalousie et de trucs de ce genre. Il est question aussi de la multiplicité des amours. Peut-on mener plusieurs amours parallèlement ? Cela n'a jamais rien à voir avec l'amour. L'amour, justement, dans ces liaisons en parallèle, comme on dirait en électricité, l'amour est le risque. On n'est jamais sûr de ne pas tomber dans l'amour. Qu'est-ce que ça peut bien être cet amour dans lequel on risque de tomber en entreprenant une expérience quelconque, sinon un raté du moteur, un raté de l'inconscient ? Vous reconnaîtrez là le titre du séminaire de Lacan de cette année⁸.

C'est là que ça foire, c'est-à-dire là où quelque chose ne se refoule pas. Parce que les choses qui sont refoulées, elles sont bien casées, celles-là, dans l'inconscient. Ça a l'air d'être en opposition avec ce que je dis d'habitude. Mais ce refoulement-là, bien ordonné, bien engrangé, eh bien, au grand jamais ne va gêner qui que ce soit. C'est le refoulement mal engrangé, mal rangé, mal garé, mal casé qui est

6. P. Réage, *Histoire d'O*, Paris, Ed. J.-J. Pauvert, 1954.

7. R. Desforges, *O m'a dit : Entretiens avec Pauline Réage*, Paris, Éd. J.-J. Pauvert, 1975.

8. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, inédit.